

— Je ne le peux..... mon Paul, crois ce que je te dis.

— Une dernière fois, je t'en supplie, réfléchis avant de me refuser, car je serai cruel envers toi.

Et, s'étant éloigné de sa mère, debout devant elle, il la regardait froidement.

Elle, joignant les mains vers son fils :

— Épargne-moi, mon enfant, épargne-moi !

— Parlé.

Elle secoua la tête.

— Je ne le peux..... Je dois me taire..... je me tairai.....

— Bien, dit-il d'un ton sec, dès lors je n'ai plus de ménagements à garder.

— Que va-t-il faire ? murmurait Albine.

— Je conserverai toute ma vie le souvenir des bontés que tu as eues pour moi, de l'éducation que tu m'as fait donner, bien que j'aie le droit de penser, à présent, que ces bontés t'étaient payées et que les frais de mon éducation t'ont été remboursés.....

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait Albine, la tête cachée dans ses mains.....

— Mais à partir d'aujourd'hui, il n'y a plus rien de commun entre toi et moi... Tu vas réunir tes effets et quitter ce château, à l'instant même..... Je t'enverrai une voiture qui te conduira à la gare..... Tu retourneras à Paris..... Adieu, ma bonne.....

— Tu me chasses ?

— Non. Nous nous séparons, voilà tout.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Jamais ! jamais ! Adieu !

Et il sortit sans la regarder, disant seulement :

— Je m'absente pendant quelques heures, car je ne veux pas rester une minute de plus auprès de toi. Quand je reviendrai, je compte que tu seras loin.

Il referma la porte et Albine se trouva seule.

— Me séparer de lui ? disait-elle. Ne jamais plus le revoir ? Est-ce que ma vie serait possible ainsi ? Ah ! que j'aimerais mieux mourir et que la mort serait plus douce !

Paul avait quitté le château et s'était enfui à travers la campagne, la tête en feu, souffrant, certes, autant que sa mère ; étonné de la résistance inflexible qu'elle lui avait montrée, il se demandait quel terrible secret cachait donc sa naissance pour qu'Albine sacrifiait ainsi son bonheur à ce secret.

Il marcha longtemps, sans trop savoir où il allait et le hasard de sa course l'amena aux environs des forges de Chalambot.

Il y entra, sachant que la seule vue d'Adrienne calmerait ses encoissures et sa fièvre, et rendrait un peu de paix à son âme.

Un domestique, auquel il s'informa si Adrienne et sa mère étaient à Chalambot, lui répondit :

— Mademoiselle est sortie à cheval, il y a une heure environ, et comme sa promenade dure toujours une heure ou deux, elle ne tardera pas à être de retour..... Quant à madame, elle est au salon, je vais lui annoncer monsieur.....

Et cinq minutes après, Paul était en face de la marquise de Terracini.

Mathilde s'avança vers le jeune homme, et sans lui

tendre la main, sans lui laisser le temps de venir jusqu'à elle :

— Monsieur, dit-elle, d'une voix vibrante, nous cherchons tous deux, depuis quelques moi, quel peut être l'assassin de Gaspard de Lesguilly.....

— Oui, madame, dit-il surpris de cet accueil, le cœur serré tout à coup, à le faire souffrir.

— Et vous n'avez rien trouvé, pas le plus léger indice ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! j'ai été plus heureuse que vous.

— Vous connaissez le meurtrier ?

— Je le connais. Nous allons trop loin pour la découvrir. C'était autour de nous, près de nous, qu'il fallait chercher.

Et comme Paul se taisait, essayait de comprendre ;

— Avez-vous jamais interrogé sur les détails de votre naissance, celle que vous considérez comme votre nourrice ?

— Qu'est-ce que cela peut avoir de commun ? dit-il sans le moindre soupçon.

— Interrogez-la. Et si elle refuse de répondre, priez-la de vous raconter le meurtre de Gaspard. Elle doit s'en souvenir, puisqu'elle n'a quitté ce village que quelques mois après l'assassinat... elle doit aussi connaître certains détails qui nous seraient utiles, car la maison où elle demeurait n'est pas loin du château et le jardin de la maison renferme des choses intéressantes.

— Quoi donc ? disait Paul, effaré, une sueur au front.

— Ce portefeuille aux initiales de Gaspard....

Et elle lui tendit le portefeuille dont les lettres G. L. ressortaient, visibles.

Et Paul haletant :

— Cela a été trouvé dans le jardin ?...

— De la maison habitée par Albine Mirande. Or, Albine Mirande était très belle, il y a vingt-cinq ans, très recherchée, très orgueilleuse de sa beauté. Concluez ! Mais si vous doutez encore, vous avez un moyen bien simple d'acquiescer une certitude. Dans le dossier de l'affaire Lesguilly, que vous possédez au château, m'avez-vous dit, existe une lettre de la fille qui a tué Gaspard. Comparez l'écriture de cette lettre avec l'écriture d'Albine Mirande. Enfin, si vous voulez être édié complètement, rappelez-vous que votre nourrice doit avoir de bien graves raisons pour vous cacher ce qui se rapporte à votre naissance et demandez-vous, maintenant, ce que peuvent être ces raisons ?

— Grand Dieu ! disait Paul, terrifié... la lumière se faisait dans son esprit... Elle, ma mère ?... Elle l'assassin de Gaspard Lesguilly ?...

Et chancelant, se retenant à tout ce qu'il rencontrait presque fou, lui aussi—comme, ce matin-là, Albine—il s'enfuit...

Où allait-il ?... Il ne savait pas... Il fuyait !...

Mais ses forces ne devaient pas le soutenir longtemps. Le choc était trop rude..... Au moment où il allait gagner la route, il trébucha contre une pierre, tomba et s'évanouit.....

Et depuis une demi-heure il était étendu, n'ayant pas reçu de secours, puisque personne n'était passé là.